

Salzburg le 10 août 1995

Cher Max Fullenbaum,

Il y a plusieurs jours déjà que j'ai lu et relu *Mohair*. Je l'ai lu avec plaisir et émotion en commençant par la première page et en finissant par la table des matières. Puis je l'ai relu en mettant les textes en relation avec leurs titres. Les deux lectures sont différentes: la première s'insère docilement dans la succession des phrases et s'applique (dans les deux sens du mot) à la forme (plastique) de l'écrit dans la page (stèles, dites vous. Oui). La seconde est plus construite, guidé par la "stèle" finale (une des plus belles), l'esprit construit, à son usage, une image de la pensée qu'il lit.

Ici, je vais m'efforcer de ne rien "analyser" tant la présomption du décortiqueur des lettres me paraît détestable: il définit le plus court chemin qui relie la froideur du regard à la sécheresse du coeur. Or *Mohair* doit se lire avec le coeur et avec le regard.

Le sujet me touche très profondément. Moi aussi je frémis quand je vois un "nombre bleu au-dessus de la main". Vous écrivez: "dans un enfant qui meurt n'est-ce pas dieu qui s'achève" je dirais qu'il ne faut pas attendre qu'un enfant meure: Dieu était déjà aboli à l'instant même ou, pour la première fois, un homme a fait subir une humiliation à un autre homme.

Et voici qu'avant même de parler de votre beau texte, cette remarque m'entraîne à parler de mes propres réactions devant la Shoa. Je vous l'ai dit, je crois, je me sens responsable de cette horreur. Coupable d'y avoir échappé (comme si je n'y étais arrivé qu'au prix d'une faute). Or je n'ai rien fait d'autre que d'avoir de la chance: malgré mes sottises de jeune homme dans la Résistance (*), il se trouve que je n'ai jamais été réellement inquiété. Je dirai même que je garde de la guerre un assez bon souvenir. Celui de la camaraderie du maquis et, surtout, celui d'un amour dont le souvenir me serre encore le coeur. Vous vous en doutez, je n'ai aucune des qualités de l'homme d'action. J'ai donc été un Résistant maladroit. Autant par le physique que par le jugement. Physiquement, mes résultats au tir ont été si mauvais que j'ai eu la chance de ne pas être doté d'un pistolet. Or la plupart des victimes, dans mon maquis, se sont blessés en manipulant leur arme; j' ai donc, par ma gaucherie. échappé au plus grand des dangers de mon maquis. Quant à mon esprit d'analyse, vous pourrez en juger en sachant que je me suis trouvé dans un maquis FTP (alors que j'aurais dû tenter d'aller en Angleterre). Tout cela se passait dans les Basses Alpes c'est-à-dire dans une région que le sort a épargné.

Mon ineffaçable faute envers les gens de la Shoa n'est probablement pas tant d'avoir eu plus de chance que les autres, c'est d'avoir, au fond de moi, pu imaginer toutes les horreurs que les hommes peuvent infliger à leurs semblables. Cette imagination est un péché sans rémission.

Mais assez parlé de moi. Revenons à votre texte. Je vous ai dit (mais l'ai-je dit assez clairement) que la présentation des pages est une forme d'art plastique extraordinairement nouvelle ? Inventive: il n'y a pas deux compositions semblables. Fraîche comme l'innocence et forte comme la justesse (**).

Et les phrases: certaines sont d'un bonheur fulgurant.

D'autres ne le sont que si l'on a (comme vous, sans doute; mais oui, évidemment) l'obsession de la mort. Je vous avouerai que ce n'est pas mon cas: à mes yeux d'homme vivant, elle n'existe pas. Quand j'y pense, elle m'apparaît comme un scandale.

C'est le travail de Bostick qui, dans votre livre, m'émeut le plus à son sujet (et il ne me déplait pas qu'elle ait été effacée).

Aussi préférerais-je en revenir à la poésie de votre écriture.

J'ai été très sensible au rythme, à la respiration.

Y compris aux alexandrins que vous glissez parfois dans des vers à un hémistiche:

...

*empreinte à drap le corps
du mouvement fini
sous l'amas du linceul*

ou à un demi:

l'haleine de la mort

ou en quatre vers:

*cheveux
éparpillés
en matelas
de laine*

en deux:

*la pelote de laine
dans l'autre de la mère*

mais je n'aurai jamais fini cette lettre si je devais les débusquer sous toutes leurs formes ! (Cette variété est une de beauté de votre grand poème)...

et, pour rompre le rythme, ici et là, une phrase "blanche" mise en forme de vers:

*à la mort de son frère
elle a pris des ciseaux
et tailladé ses cheveux*

Mais que fais-je ? (où cours-je ? dans quel état j'erre !) ne décortiquai-je pas ?

au lieu de dire, simplement Merci (mon frère)

Georges Coppé

(*) Rien n'obligeait Monsieur Le Moigne (le père de Sylvie) à s'engager dans l'action si ce n'était son sens exceptionnel de solidarité humaine et sa haute conception des valeurs humaines. Mon cas est, évidemment tout à fait différent: un juif de mon âge n'avait pas d'autre issue que la Résistance.

Il y a tout de même, dans mon cas, un trait qui ne m'a pas été imposé par les circonstances et qui caractérise mon état d'esprit de l'époque: j'aurais pu m'engager dans un mouvement dirigé par des "élites" (des bourgeois de bonne famille), j'ai préféré un milieu "populaire" (ouvriers ou petits employés)*. Il est clair que l'on n'a pas confié à ces résistants-là les tâches les plus honorables (et les moins exposées) et que l'on n'y a, par la suite, distribué ni médailles ni postes.

En ce qui me concerne, je n'ai même pas, en 1945, fait homologuer mon engagement, car j'avais honte de mentionner "ma guerre" devant ceux qui rentraient des camps (où en pensant à ceux qui, comme Monsieur Le Moigne en est mort -je m'étais attaché à mon premier chef de Résistance, Monsieur Jeune, qui est mort entre les toitures de la Gestapo sans livrer les clés de son réseau).

(**) Tout au plus pourrait-on objecter que l'on voit trop évidemment un des mécanismes de l'ordinateur: la mise en page "centrée". Ou, si vous préférez, l'écrasante majesté de la symétrie.

** A l'époque, c'était, à mes yeux, la bourgeoisie française qui avait failli (par idéologie réactionnaire ou par manque de caractère). Le peuple lui, était resté exemplaire. Mes idées à ce sujet seraient maintenant, plus nuancées.*